

*Marie-Antoinette entre une lettre à la main.*

« Vous voilà donc où la Providence vous a destinée de vivre... La femme est soumise en tout à son mari et ne doit avoir aucune occupation que de lui plaire et de faire ses volontés. »

Ma chère mère, je ne peux m'empêcher d'admirer l'arrangement de la Providence, qui m'a choisie, moi la dernière de vos enfants, pour le plus beau royaume de l'Europe.

*Elle reprend la lecture de sa lettre.*

« Le seul vrai bonheur dans ce monde est un heureux mariage ; j'en peux parler. Tout dépend de la femme, si elle est complaisante, douce et amusante... »

Complaisante... Le soir de notre mariage, il a fallu subir le cérémonial du coucher public. Nous nous sommes mis au lit, en présence du roi et de toute la cour, comme le veut la coutume dans ce pays-ci. Ma chère maman m'avait bien prévenue de ce qui m'attendait mais il ne s'est rien passé. Rien du tout. Lorsque je me suis réveillée, mon mari était parti depuis longtemps à la chasse. « C'est quitter bien tôt », a murmuré l'abbé de Vermond. En rentrant quelques heures plus tard, M. le dauphin a crié de sa voix de fausset : « Avez-vous bien dormi ? — Oui », ai-je répondu. Et il est reparti. Toute la cour sait que notre mariage n'est pas consommé. « Mon petit-fils n'est guère caressant » m'a dit le roi en riant.

*Elle s'assoit à sa table d'écriture, prend son journal et écrit.*

12 JUILLET 1770

Maintenant que les fêtes sont finies, nous ne passons pas le temps, c'est lui qui nous passe pour nous mener je ne sais où.

C'est toujours la même vie. Je me lève à neuf ou dix heures ; je dis mes prières du matin, je déjeune et je vais chez les tantes de mon mari où je retrouve le roi. A onze heures, je reviens chez moi pour me coiffer. A midi, on appelle la chambre : tout le monde peut entrer, du moins les courtisans qui jouissent de ce privilège. Je mets mon rouge et je me lave les mains devant tout ce monde. Ensuite les hommes sortent et je finis de m'habiller devant les dames. A midi, nous allons à la messe. Après la messe, je dîne en public avec M. le dauphin. A une heure et demie, nous avons fini et je suis mon mari dans son appartement. A trois heures, je retourne chez mes tantes où le roi passe à cette heure-là ; à quatre heures l'abbé se présente chez moi ; à cinq heures, arrive le maître de clavecin. A six heures et demie quand je ne vais pas me promener, je refais visite à mes tantes. A sept heures, on joue. Pendant le cavagnole qui m'ennuie à mourir, je pense à autre chose, tout en essayant de sourire et de dire un mot aimable à ceux qui m'entourent. A neuf heures, nous soupons chez le roi, chez mes tantes ou chez nous. Si le roi n'est pas là, nous l'attendons jusqu'à dix heures trois quarts. Je m'assieds alors sur un grand canapé et dors jusqu'à son arrivée. Nous allons ensuite nous coucher. M. le dauphin partage toujours mon lit, mais ne me manifeste pas la moindre marque de tendresse.

ANNEE 1772

M. le Dauphin reste toujours aussi indolent pour accomplir ses devoirs d'époux. Lorsque nous sommes seuls, nous parlons en bonne amitié, mais il ne fait aucune tentative pour se rapprocher de moi. Il m'a avoué qu'un mouvement de crainte l'avait toujours retenu pour consommer notre mariage et que cette crainte avait encore augmenté. Le roi l'a fait examiner par mon médecin qui n'a rien vu d'alarmant. Il croit à de la maladresse et de l'ignorance entre nous. Il a raisonné fort sérieusement avec lui sur ce qu'il y avait à faire. Enfin le roi a ordonné au médecin de nous instruire l'un et l'autre.